

PLAISIRS SOLITAIRES



Les voix d'un monologue

Potestad, d'Eduardo Pavlovsky, 2001

(trad. de l'espagnol Françoise Thanas)

Françoise Thanas, traductrice

Dans *Potestad* de l'auteur argentin Eduardo Pavlovsky, un homme, seul en scène : « Samedi, trois heures et demie de l'après-midi, je suis assis là... À un mètre trente, un mètre trente-cinq, plus ou moins, de l'angle du pied gauche du fauteuil, est assise ma fille Adriana... » Le décor est planté. Ces indications, précises, sont répétées. « Un texte de jeu » pour l'auteur. Il les martèle, obsessionnel, comme s'il voulait les introduire dans notre tête. Pointilleuses, ridicules, elles déclenchent la surprise, le rire.

Apparaît alors un père aimant submergé par la douleur qui nous entraîne, émus : ce n'est plus le même homme. Il se vante d'avoir « sauvé sa fille de l'enfer rouge ». Au travers des mots, les siens et ceux des autres qu'il s'approprie, il se révèle : « Ils nous ont laissé seuls dans ce pays de merde, ce pays de cocus, de couilles molles »... Il passera de personnage maniaque, obsédé par les détails ridicules, à père aimant... puis à tous les autres personnages auxquels il donnera voix : une voix qui est la leur, mais aussi la sienne.

L'obsession du détail réapparaît dans le constat de décès de deux militants assassinés sous la dictature en Argentine. Sa description froide (« Lui, il avait un trou dans le frontal... dix centimètres... Elle, elle n'avait plus de gueule, une cavité... ») est aussi rigoureuse que celle du début de la pièce, mais il n'y aura plus de rire. Dans la chambre d'à côté, il entend les pleurs d'une petite fille. Il la met dans sa voiture et, en arrivant chez lui, dit à sa femme : « Chut ! Ne dis rien, n'en parle à personne... Cette petite est à nous... je me la suis gagnée. » Les jours passent, mais le bonheur va s'envoler. Un avocat emmène l'enfant. L'homme souffre, est isolé. On ne lui parle plus. Lorsque le téléphone sonne, il pense que c'est sa fille, lui parle et se dévoile un peu plus : « Adriana, ma fille, ne parle pas et écoute... papa et maman sont ici, ils prient pour toi tous les jours, tous les jours... [...] Parce que si les choses continuent ainsi... [...] dans très peu de temps, nous serons à nouveau ensemble, tous les trois... »

La boucle est bouclée, et on s'interroge : le bourreau, même s'il ne l'est pas directement, ne serait-il pas devenu victime ? L'ambiguïté plane pour ceux qui lisent, jouent et regardent cette pièce. Que reçoivent-ils ? ●